

# Analyse sémantique de mots moore dans *Roughbéinga* de Norbert Zongo

Tilado Jérôme NATAMA

Université Joseph Ki-Zerbo - Burkina Faso

tiladonatama@gmail.com

## Résumé

*La publication de Crépuscule des temps anciens en 1962 par Nazi Boni a marqué la naissance de la littérature burkinabè écrite. L'auteur a employé quelques mots de sa langue maternelle (bwaba) dans le roman. En effet, à la page 23 du roman, on trouve le mot « humu » qui signifie la mort. Dès lors, nous constatons que des écrivains burkinabè copient la marque de fabrique de leur doyen en employant, eux aussi, des mots de leurs langues maternelles dans leurs œuvres. On peut citer, à titre d'exemple, Titinga Frédéric Pacéré (Poèmes pour l'Angola), Kollin Noaga (Le retour au village), Étienne Sawadogo (La défaite du Yargha), Norbert Zongo (Roughbéinga), etc. Dans ce présent travail, nous avons cherché à connaître les raisons qui ont motivé Norbert Zongo à employer des mots moore dans son roman, Roughbéinga. L'étude du roman nous a permis de relever dix-sept mots moore qui ne sont pas considérés comme des emprunts, puisque l'auteur ne les a pas employés pour combler des vides lexicaux. Ils ont même été francisés sur le plan phonétique et morphologique. L'analyse sémantique de ces mots moore a révélé que Norbert Zongo les a employés pour valoriser les cultures moaaga et bwaba d'une part, et d'autre part, pour dévaloriser le colon, personnage indésirable dans le roman.*

**Mots-clés :** littérature burkinabè écrite, emprunt lexical, colonisation, identité culturelle, moore

## Abstract

*The publication of Crépuscule des temps anciens in 1962 by Nazi Boni marked the birth of written Burkinabè literature. The author used words from his mother tongue (Bwaba) in the novel. Indeed, on page 23 of the novel, we find the word "humu" which means death. We therefore find that Burkinabe writers are copying the trademark of their dean by also using words from their mother tongue in their works. Examples include Titinga Frédéric Pacéré (Poèmes pour l'Angola), Kollin Noaga (Le retour au village), Étienne Sawadogo (La défaite du Yargha), Norbert Zongo (Roughbéinga), and others. In this work, we have sought to find out the reasons that motivated Norbert Zongo to use Moore words in his novel, Roughbéinga. The study of the novel allowed us to identify seventeen Moore words that are not considered as borrowed, since the author did not use them to fill lexical gaps. They have even been francized phonetically and morphologically. The semantic analysis of these Moore words revealed that Norbert Zongo used*

*them to value the Moaaga and Bwaba cultures on the one hand, and on the other hand, to devalue the colon, an undesirable character in the novel.*

**Keywords:** *Written Burkinabè literature, lexical borrowing, colonization, cultural identity, moore*

## Introduction

La littérature burkinabè écrite est une littérature d'expression française. Elle est dite « d'expression française », car la langue d'écriture est le français, langue du colonisateur. En effet, la Constitution du Burkina Faso, adoptée le 02 juin 1991, en son article 35, stipule que « la langue officielle est le français ». Le français est donc la langue d'enseignement au détriment des langues nationales. Alors, les quelques burkinabè qui parlent et écrivent le français l'ont appris à l'école. Ainsi, nous pouvons, sans ambages, affirmer que tous les écrivains burkinabè sont au moins bilingues ; c'est-à-dire qu'ils parlent le français et leurs langues maternelles. Quelquefois, on rencontre des mots de leurs langues maternelles dans leurs productions littéraires d'expression française. C'est le cas de Norbert Zongo qui a employé des mots *moore* dans son roman intitulé *Roughbéinga* dont le titre même est illustratif. Alors, cet article a pour objectif de faire une analyse sémantique des mots *moore* que Norbert Zongo a employés dans son roman. De ce fait, pourquoi Norbert Zongo a-t-il employé des mots *moore* dans son roman ? Sont-ils des emprunts lexicaux ? Quelles réalités ces mots *moore* désignent-ils dans le roman ? L'étude qui exploite les ressources de la lexicologie et de la sémantique repose sur la pragmatique, discipline qui nous permettra de déceler l'intentionnalité de l'auteur dans le choix des mots *moore* employés dans le roman. La démarche consistera d'abord à vérifier si les mots *moore* présents dans *Roughbéinga* sont des emprunts lexicaux. Ensuite, nous chercherons à connaître les classes grammaticales des mots *moore* contenus dans le roman ainsi que les réalités qu'ils y désignent. Enfin, nous révélerons les raisons de l'emploi des mots *moore* par Norbert Zongo dans l'œuvre.

## 1. Les mots *moore* présents dans *Roughbéinga* sont-ils des emprunts ?

La question étant une interrogation totale, on peut y répondre par oui et non. De ce fait, cherchons d'abord à connaître les différentes définitions que les linguistes ont proposées à l'emprunt lexical. Ainsi, selon Dubois et *al.*,

il y a emprunt linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B (dit langue source) et que A ne connaissait pas ; l'unité ou le trait emprunté sont eux-mêmes qualifiés d'emprunts.

(Dubois et al., 2001 : 177)

En nous basant sur cette définition de Jean Dubois et ses collaborateurs, nous répondons à la question selon laquelle les mots *moore* présents dans *Roughbéinga* sont-ils des emprunts ? par oui et non. La réponse est oui, car le parler A, qui est ici le français, a utilisé des unités linguistiques qui appartiennent à un parler B qui est le *moore*. Dans le roman, le français qui est la langue d'écriture a emprunté des mots au *moore*, langue maternelle de l'auteur. Par contre, la réponse est négative, puisque les mots *moore* présents dans le roman n'ont pas été empruntés par les premiers locuteurs du français, c'est-à-dire les Français eux-mêmes, mais par Norbert Zongo, l'auteur du roman, qui, lui, n'est pas un Français. Vu sous cet angle, les mots *moore* présents dans *Roughbéinga* ne sont pas des emprunts.

Cependant, l'on pourrait affirmer que les mots *moore* présents dans le roman sont des emprunts si on étudie bien la définition de Loubier. Elle affirme donc que l'emprunt est

un procédé par lequel les utilisateurs d'une langue adoptent intégralement, ou partiellement, une unité ou un trait linguistique (lexical, sémantique, phonologique, syntaxique) d'une autre langue. Unité ou trait linguistique d'une langue qui est

empruntée intégralement ou partiellement à une autre langue.

(Loubier, 2001 : 10)

À la lumière de cette définition, nous affirmons que Norbert Zongo, auteur de *Rougbéinga*, est un utilisateur du français, puisqu'il a écrit le roman en français. Par conséquent, les mots *moore* qu'il a employés pendant la rédaction dudit roman sont considérés comme des emprunts.

Mais la définition de Franck Neveu nous convainc que les mots *moore* présents dans *Rougbéinga* ne sont pas des emprunts. Il précise que l'emprunt est « un processus selon lequel une langue acquiert une unité lexicale intégrée au lexique d'une autre langue ». (Neveu, 2011 : 141). En effet, nous reconnaissons que les mots *moore* qui sont dans le roman ne sont pas intégrés au lexique du français, puisqu'on ne les retrouve pas dans le dictionnaire français. De plus, ces mots *moore* n'ont pas été empruntés par les Français pour combler des vides lexicaux. De ce fait, ils ne peuvent pas intégrer le dictionnaire français du moment où les locuteurs français ne les connaissent même pas.

Goulet (2010 : 31) nous rassure que les mots *moore* présents dans *Rougbéinga* ne sauraient être des emprunts, car un emprunt est un « transfert du signifiant et du signifié [...] qui passent de la langue source dans la langue cible [...] sans modification formelle destinée à intégrer le vocable dans son nouveau cadre linguistique ».

Pourtant, les mots *moore* qu'on rencontre dans le roman ont subi une modification formelle. En effet, les graphies des mots *moore* présents dans le roman ne respectent pas les règles orthographiques du *moore*. En plus, le transfert n'a pas été intégral (signifiant + signifié), puisque Norbert Zongo les a traduits dans le roman comme le témoigne cet extrait.

On se rappelait aussi ceux qui sont morts en construisant les routes du nassara ; ceux qui sont morts parce que dans leurs impôts, il a manqué une tine d'arachide, de noix de karité, de graine de coton,

ou, tout simplement, parce qu'ils n'avaient pas pu obtenir le "**wakiré**", cette fameuse **pièce de cinq francs** pour les impôts.

(Norbert Zongo, 2012 : 8)

"*Wakiré*" a été traduit et signifie « pièce de cinq francs ». En définitive, nous devons retenir que les mots *moore* présents dans *Roughbéinga* ne sont pas des emprunts lexicaux. Mais quelles sont les réalités désignées par ces mots *moore* dans le roman ?

## 2. Les réalités désignées par les mots *moore* dans *Roughbéinga*

Les mots de la langue française, selon Dubois et Lagane (2009 : 3), sont regroupés en dix classes. Ce sont : les noms, les déterminants, les adjectifs qualificatifs, les pronoms, les verbes, les adverbes, les prépositions, les conjonctions de coordination, les conjonctions de subordination et les interjections. Parmi ces classes, le nom est le mot qui permet de désigner une idée, une réalité (une personne, un animal, un objet, etc.). En effet, dans *Roughbéinga*, les mots empruntés au *moore* par Norbert Zongo sont tous des noms et désignent des réalités concrètes et abstraites. Quelles sont alors les réalités désignées par ces mots *moore* ? Selon Deroy cité par Spenler (2015 : 13), les mots empruntés peuvent « couvrir le lexique de la faune, de la flore, des matières premières, des techniques et pratiques culturelles ainsi que des institutions et ceci d'autant plus que la réalité exprimée par l'emprunt demeure étrangère ». De même, les mots *moore* présents dans *Roughbéinga* désignent des êtres vivants, des pratiques culturelles, des mets locaux, des objets fabriqués, des éléments de la nature. À partir d'une lecture minutieuse du roman, nous avons repéré et relevé ces mots *moore* que nous présentons dans le tableau ci-dessous.

**Tableau 1 : Les réalités désignées par les mots moore dans Roubéinga**

Mots moore	Réalités désignées dans le roman	Classifications
nassara	homme rouge	Êtres vivants
wongo	mauvaise herbe	
zouanga	mouche	
gandaodo	hommes courageux	
camb'naba	chefs des jeunes	
song'nain	valet de palais	
doulgou	calao	
zouri	chenille	
lâba	oiseau rusé	
sagbo	gâteau de mil	Nourritures locales
ram	bière de mil	
béinga	haricot	
wakiré	cinq francs	Objets fabriqués
zirgous	camions	
lorries	voitures	
saaga	pluie	Élément de la nature
bongo	circoncision	Pratique culturelle

Source : conçu par nous

Voilà les mots, au nombre de dix-sept, que Norbert Zongo a empruntés au *moore*. Ces mots *moore* ne sont pas des emprunts de nécessité, parce qu'ils n'ont pas été empruntés dans le but de combler des vides lexicaux. Alors, pourquoi Norbert Zongo les a-t-il employés ?

### 3. Les raisons de l'emploi des mots *moore*

Selon le dictionnaire Encarta 2008, la littérature est l'« ensemble des œuvres écrites et orales auxquelles on reconnaît une valeur ou une intention esthétiques, relevant d'une époque et d'une

culture ». Partant de cette définition, nous disons que tout écrivain, de façon consciente ou inconsciente, valorise sa culture d'une manière ou d'une autre dans ses œuvres. Ainsi, dans *Roughbéinga*, Norbert Zongo, à travers l'emploi de mots *moore*, a rendu un vibrant hommage à la culture burkinabè, en général, et celles *moaaga* et *bwaba*, en particulier. Également, certains de ces mots *moore* ont permis à l'auteur de dévaloriser le colon, personnage indésirable dans le roman.

### 3.1. La valorisation de la culture burkinabè

La langue est le support de la culture d'un peuple. Elle en explique la pratique. Ainsi, à travers les mots tels que *ram*, *bongo*, *camb'naba*, *béinga*, *zïrgous*, Norbert Zongo a mis en exergue un pan de la culture *moaaga* et *bwaba*.

#### - Ram (bière de mil)

Je commence vraiment à te croire, Soura. Si mes ancêtres m'aident à atteindre Réo, je leur donnerai un taureau de cinq ans, trois chèvres et autant de poulets et de canaris de ram (bière de mil).

Norbert Zongo (2012 : 74)

Ces propos sont de Balily, ami de Dakuo Soura qui est le personnage principal du roman. Après leur évasion réussie du camp des travaux forcés, et sur le chemin de retour à Réo, le village natal de Balily, ce dernier se réjouit de l'aide que ses ancêtres leur ont apportée. En signe de reconnaissance et pour les remercier, il a promis de leur offrir, en sacrifice, un taureau, des chèvres, des poulets et des canaris de *ram*. Le *ram*, en effet, est l'une des offrandes capitales dans la religion traditionnelle, au même titre que le vin dans la religion catholique.

#### - Bongo (circoncision)

Liguidy n'a pas seulement la magie noire ; il est aidé aussi par les sorciers de nassaramba-rouges qui ont construit leur sanctuaire au milieu de la ville. Selon les

rumeurs, tout le monde sera obligé bientôt d'y aller faire des sacrifices, et d'après qu'il faudra changer de nom comme à l'initiation par le bongo (circoncision).

Norbert Zongo (2012 : 117)

L'initiation est l'étape par laquelle le jeune garçon quitte l'adolescence pour acquérir le statut d'homme. Cette initiation commence par l'épreuve du *bongo* où le jeune garçon doit prouver son courage et sa maturité. Pour cela, il ne doit pas pleurer pendant l'ablation de son prépuce. Après cette épreuve, les circoncis passent environ un mois en brousse pour parfaire leur formation physique, morale et intellectuelle sous l'encadrement des aînés et les anciens du village. C'est au cours de cette initiation que les circoncis se verront attribués des surnoms en fonction du caractère de tout un chacun. Ils sont également initiés à un langage secret. Ces surnoms sont usités pendant leur retraite. Sinon, le changement de nom dont parle le narrateur ne signifie pas qu'il faille abandonner l'ancien prénom et choisir un nouveau prénom comme cela se fait lors de la conversion dans les religions dites révélées (christianisme, islam).

#### - **Camb'naba (chefs des jeunes)**

Tout le monde fut unanime à louer l'action de Rougbênga. Les camb'naba des quartiers (chefs de jeunes) se concertèrent et posèrent le problème d'un éventuel soutien à Rougbênga dans sa lutte.

Norbert Zongo (2012 : 132)

Dans ce passage se profile l'esprit de solidarité et d'union. En effet, les *camb'naba* de chaque quartier de la ville de Koudougou ont reconnu la justesse de la lutte de Rougbênga (celle de bouter le colon hors des frontières de la Haute-Volta) et lui ont promis leur soutien. À cette époque, ne devenait *camb'naba* qui veut, mais celui qui possédait les qualités de *naaba*. Ces qualités étaient, entre autres, l'adresse dans le tir à l'arc, l'invincibilité dans la lutte, la rapidité dans la course, une probité morale, etc. L'ensemble de ces qualités faisait de son détenteur un *naaba* (chef), parce qu'il a la capacité de protéger



ses sujets contre tout danger. En retour, ces derniers lui vouent un respect total et une obéissance sans faille.

**- Bêinga (haricot)**

Il faut être très exigeant car les jeunes n'aiment pas ce genre de missions qui les empêche de prendre une part active à la bataille. Mais il faut sauver des vies humaines et cela a son importance. Donnez les boules de bêinga (haricot) séchées et des morceaux de viande fumée.

Norbert Zongo (2012 : 141)

De tous les mets burkinabè, le *bêinga* est le plus facile à préparer. Sa préparation ne demande aucun ingrédient, si ce n'est que de l'eau, une marmite, du sel et du feu. Les rebelles, étant tous des hommes et s'étant réfugiés en brousse, étaient contraints de préparer le *bêinga* pour se nourrir. C'est de là qu'est venu le titre du roman, *Rougbêinga*, formé à partir du verbe *roge* (cuire, préparer) et du nom *bêinga* (haricot). En plus, chez les *Moose*, la cuisine est une activité exclusivement féminine. Par conséquent, un homme qui est obligé de faire la cuisine, ne peut que préparer du haricot, car il est difficile pour lui de préparer du *tô* (pâte de mil), plat principal en pays *moaaga*. La préparation du *tô* est complexe voire compliquée et se fait en deux phases : la préparation de la sauce d'abord et ensuite le *tô* proprement dit. Il est même interdit à un homme, surtout célibataire, de préparer du *tô* de peur qu'il ne reste définitivement célibataire, puisqu'il ne doit pas faire usage de certains ustensiles de cuisine, par exemple le mortier.

**- Zirgous (camions)**

Il ne saura rien faire de bon, ce nassara-rouge ; inutile de savoir fabriquer des chevaux de fer et des zirgous pour rouler rapidement quand on ne sait pas creuser une tombe. Cette fosse n'est pas une

tombe. En pays bwaba, une tombe est faite pour servir pendant longtemps. C'est une vraie demeure.

Norbert Zongo (2012 : 63)

Dans ce passage, le narrateur fait une comparaison entre le savoir-faire des Blancs (Français) et celui des *Bwaba*. Les Français savent fabriquer des chevaux de fer (bicyclettes) et des *zirgous* (camions, voitures), mais ils ne savent pas creuser une bonne tombe. Les *Bwaba*, eux, savent bien le faire. Une tombe n'est donc pas un vulgaire trou, mais une demeure. La tombe des Blancs est un trou rectangulaire, tandis que celle des *Bwaba* est un trou circulaire comportant deux compartiments. Le second compartiment, destiné à recevoir le corps, est spacieux et taillé avec art. C'est ça une tombe chez les *Bwaba*. Ce modèle de tombe a disparu avec l'avènement des cercueils, parce qu'il est difficile de faire entrer un cercueil dans une tombe circulaire. Néanmoins, ces tombes existent toujours, de nos jours, pour les dignitaires de la religion traditionnelle qui ne se sont pas convertis aux religions dites révélées.

### 3.2. La dévalorisation du colon

La parole extériorise les pensées du locuteur. Certains mots qu'il prononce laissent parfois deviner ses intentions cachées. C'est le cas des mots comme *nassara*, *sagbo*, *doulgou* que Norbert Zongo a employés pour ridiculiser et insulter les colons français dans son roman.

#### - **Nassara (homme rouge)**

Pourtant, depuis quelques saisons, le lôhô [village] souffrait d'un grand mal, une espèce de fléau divin, d'une étendue générale, qui frappait les ennemis comme les amis des bwaba, une terreur qu'incarnait un homme rouge des orteils aux oreilles, un certain *nassara* qui s'appelait aussi *coumandow* [commandant de cercle].

Norbert Zongo (2012 : 8)

Le mot *nassara* signifie littéralement en *moore* un homme de couleur rouge. Pour les *Bwaba*, cet homme rouge (Blanc) constitue une menace, un danger pour eux. En effet, le « rouge » connote le danger, la mort, bref, tout ce qui est mauvais. Ainsi, depuis l'arrivée du *nassara* en Afrique, surtout en Afrique noire, les Africains ne font que souffrir : travaux forcés et impôts de capitation pendant la colonisation, pillage des matières premières et franc CFA de nos jours. À quand donc l'affranchissement total de l'Afrique ? C'est au regard de tous ces maux que Joseph Ki-Zerbo, marre de voir l'Afrique sombrer dans la misère, s'interrogeait en 2003 sur l'avenir de l'Afrique dans son ouvrage *À quand l'Afrique ?* René Dumont, de son côté, avait déjà prédit, au lendemain des indépendances, en 1962, le sombre avenir de l'Afrique dans son ouvrage intitulé *L'Afrique noire est mal partie*.

#### - Sagbo (gâteau de mil)

Les forgos et les nassaramba se tenaient tout raides, comme s'ils avaient avalé une grosse tartine de sagbo (gâteau de mil). Ils ne quitteront leur ridicule position que lorsque le morceau de pagne aura atteint le sommet de la barre. Enfantillage !

Norbert Zongo (2012 : 50)

Le morceau de pagne dont parle le narrateur est le drapeau français qu'on était en train de monter. Alors, les Blancs (militaires de surcroît) se sont mis dans une position de respect aux couleurs nationales française. Cette position les amène à avoir les cous raides comme un enfant gourmand qui a avalé une grosse tartine de *sagbo*. Pour la faire passer, il raidit le cou et écarquille les yeux pour forcer la tartine à traverser l'œsophage. Le narrateur compare les Blancs aux enfants, car pour lui, ces derniers (Blancs) ont des comportements enfantins, puisqu'ils jouent tous les jours avec un morceau de pagne qu'ils font monter et descendre.

#### - Doulgou (calao)

Il faut raser ce village ! hurle un jeune les larmes aux yeux. Parce que le coumandow le veut. Le

coumandow, un homme rouge des orteils aux cheveux en passant par les oreilles, venu d'on ne sait où ! Un diable avec un nez planté au milieu de deux yeux de serpent vert, comme un bec de doulgou (calao), qui vient nous donner des ordres.

Norbert Zongo (2012 : 143)

Dans ce passage, le commandant de cercle est traité de tous les noms d'oiseaux par un personnage en colère, parce que celui-ci a ordonné l'extermination de tous les villages qui se sont rebellés. Le commandant est, en effet, qualifié de diable (l'incarnation du mal) ; il a des yeux verts comme un serpent et un nez long et pointu comme le bec d'un *doulgou*.

#### **4. L'assimilation des mots *moore* présents dans *Roughbéinga***

Norbert Zongo a écrit son roman en français et non en *moore*. Mais il a employé quelques mots *moore* dans le roman. La remarque qui saute aux yeux d'un lecteur qui, en plus du français, parle et écrit le *moore*, est que ces mots *moore* ne respectent pas les règles orthographiques du *moore*. Alors, l'on se rend compte, à l'évidence, que les mots *moore* présents dans le roman ont été francisés. Ainsi, grâce à notre maîtrise du *moore* à l'oral et à l'écrit et en nous appuyant sur le dictionnaire *moore*, nous démontrerons, dans les lignes qui suivent, que les mots *moore* présents dans *Roughbéinga* ont été francisés.

##### **4.1. La francisation des mots *moore***

Sur les dix-sept mots *moore* que nous avons rencontrés dans le roman, quinze d'entre eux ont été francisés. Deux mots seulement ont échappés à la francisation, car l'auteur les a bien orthographiés en respectant les règles orthographiques du *moore*. La francisation des mots *moore* est justifiable sur deux plans, à savoir sur le plan phonétique et sur le plan culturel.

#### 4.1.1. Sur le plan phonétique

Si Norbert Zongo avait orthographié correctement les mots *moore* qu'il a employés dans son roman en respectant les règles orthographiques du *moore*, les lecteurs non bilingues (ceux qui ne parlent, ni n'écrivent le *moore*) auraient des difficultés pour prononcer correctement ces mots. Par exemple, le mot *nassara* (francisé) est facilement prononçable par tout lecteur non *mooréphone*. L'orthographe correcte du mot est *nasaara*. L'on remarque que le mot francisé (*nassara*) comporte deux « s », alors que le mot *moore* s'écrit avec un « s » (*nasaara*). En français, quand un « s » est au milieu de deux voyelles et qu'on veut le son [s], on doit doubler le « s ». Et si l'on ne double pas le « s », on obtient le son [z]. C'est le cas de classe [klas] et case [kaz]. Mais en *moore*, cette règle n'existe pas. Ainsi, *nasaara* s'écrit avec un seul « s » et une voyelle longue [aa]. Il se prononce [nasa:ra] et non [nazara].

Également, en *moore*, la voyelle « e » est toujours sonore et non muette. Elle ne porte donc pas l'accent aigu (é), l'accent grave (è) ou l'accent circonflexe (ê) comme en français. Le « e » en *moore* se prononce comme le « e » accent aigu (é) en français. De ce fait, « *wakiré* » a été francisé par l'ajout de l'accent aigu au « e ». La bonne orthographe est *wakire*. Alors, dans le tableau ci-dessous, nous proposons une correction orthographique des mots *moore* présents dans le roman en suivant les règles orthographiques du *moore*.

**Tableau 2 : Correction orthographique des mots moore présents dans Rougbeïnga**

Orthographe francisée	Orthographe correcte	Traduction
nassara	nasaara	homme rouge (Blanc)
wakiré	wakire	cinq francs CFA
wongo	wõogo	mauvaise herbe
zouanga	zõaaga	mouche

zirgous	zirga	camions
ram	rãam	bière de mil
gandaodo	gãndaado	hommes courageux
bongo	bõngo	circoncision
camb'naba	kamb-naaba	chefs des jeunes
song'nain	sõgne	valets de palais
bêinga	bɛnga	haricot
lorries	lore	voitures
doulgou	dulgu ou rulgu	calao
zouri	zãnzũuri	chenille
lâba	laabo	oiseau rusé

Source : conçu par nous

#### 4.1.2. Sur le plan culturel

La francisation des mots *moore*, dans le roman, témoigne de la réussite de la mission civilisatrice de la métropole. En effet, l'objectif des colons était d'asservir l'Afrique sur le plan culturel à travers les écoles et les églises, afin de l'exploiter sans vergogne. Or, c'est à ce projet d'asservissement de l'Afrique, en général, et de la Haute-Volta, en particulier que Dakuo Soura, personnage principal du roman, alias Rougbêinga (qui est son nom de guerre), a voulu empêcher à travers sa révolte. La révolte fut réprimée par les colons et Dakuo Soura fut capturé et pendu le jour de la commémoration de la fête nationale de la France (14 juillet) devant des milliers d'indigènes (ses compatriotes) sans qu'aucun d'entre eux ne bronche. Au contraire, ils ont même applaudit comme nous le confirme ce passage :

Liguidy aligna ses fusiliers, les disposa face au mât, et, à son ordre, ils déchargèrent sur Rougbêinga déjà

mort en haut du mât. Des griots crièrent pour saluer l'acte.

Norbert Zongo (2012 : 167)

À partir de cet acte (pendaison du cerveau de la rébellion), la France vient d'asseoir sa totale domination sur la Haute-Volta. Dès lors, beaucoup de Voltaïques se sont laissés assimilés par la civilisation française à travers les écoles et les églises (conversion au christianisme). C'est le cas de notre auteur, Norbert Zongo, qui a écrit son roman en français et non dans sa langue maternelle. Pour prouver qu'il n'est pas totalement acculturé et qu'il partage la lutte de Rougbêinga, il a fait usage de mots *moore* dans son roman, mais en les francisant sur le plan phonétique (que nous avons abordé ci-dessus) et morphologique. La francisation morphologique des mots *moore* concerne leur pluralisation. Selon Deroy (1956 : 342) l'adaptation morphologique « a pour effet de rendre l'emprunt apte à fonctionner régulièrement dans son nouveau système grammatical ». En effet, le pluriel de certains mots *moore*, dans le roman, a obéi aux règles du français et non à celles du *moore*. Ainsi, pour mettre ces mots *moore* au pluriel, Norbert Zongo les a francisés par l'ajout de la désinence « -s ».

**Tableau 3 : La pluralisation des mots moore**

Singulier	Pluriel	Pluriel francisé
zirga	zirsi	des zirgous
lore	loaya	des lorries
<b>Mots respectant le pluriel du moore dans le roman (avec correction orthographique)</b>		
nasaara	nasaar-dãmba	Néant
gãndaooogo	gãndaado	
biiga (enfant, jeune)	kamba (kamb-nanamse)	

Source : conçu par nous

## 4.2. Les règles orthographiques du *moore*

Sur les dix-sept mots *moore* présents dans le roman, nous avons remarqué que deux d'entre eux ont échappé à la francisation phonétique et morphologique. Il s'agit de *saaga* (pluie) et *sagbo* (gâteau de mil). Ces mots ont été bien orthographiés. Pourtant *saaga* poserait un problème de prononciation aux lecteurs non *mooréphones*, parce qu'il comporte une voyelle longue [aa] et non brève [a]. La prononciation [saga] du mot par les lecteurs non *mooréphones* est donc erronée.

De notre point de vue, Norbert Zongo a bien orthographié les deux mots pour faire savoir aux Français que les Voltaïques n'avaient pas besoin de leur civilisation. En effet, les colons sont venus trouver les Voltaïques dans la paix, la sérénité et dans le bonheur. Ils vivaient en harmonie et adoraient tranquillement leurs dieux. Ils n'avaient besoin que de deux choses : *saaga* (la pluie) et *sagbo* (nourriture). La pluie arrosait abondamment la terre et ils la travaillaient pour assurer leur besoin alimentaire. Une fois les greniers bien remplis de céréales, et en attendant la prochaine saison des pluies, ils s'adonnaient à la chasse, à la danse et à la lutte traditionnelle pendant la saison sèche, comme en témoignent ces passages.

Les salutations d'usage cédèrent vite la place à un tohubohu : qui de vanter ses dernières parties de chasse ou de pêche, qui de vanter ses chiens de chasse ou l'habileté de sa nouvelle épouse dans les champs la saison précédente.

Norbert Zongo (2012 : 8)

Vers le milieu de la journée, le bê (roi) fit annoncer un concours de danse. Le meilleur danseur serait récompensé cette année-là, disait-on. [...] Les pieds, comme pour faire mal à ce sol dur, frappaient dans un rythme infernal. [...] La sueur perlait des corps. Le diable de la danse avait possédé tous les Bwaba.

Norbert Zongo (2012 : 10)



Les deux lutteurs se guettaient, s'épiaient, s'analysaient les gestes pour y déceler la petite erreur fatale. Quand enfin les bras s'accrochèrent comme des grappins, chacun chercha à se défendre, à attaquer et à surprendre. Soura mit un genou à terre. La rapidité du mouvement fit qu'il réussit à entraîner son adversaire dans son élan. Il tendit comme un ressort l'autre pied. Et par ce croque-en-jambe spectaculaire, il envoya le lourdaud rouler à deux mètres de lui.

Norbert Zongo (2012 : 21)

Voilà ! C'est dans cette ambiance bon enfant que le *nassara* est venu trouver les Voltaïques et a osé troubler leur quiétude. Norbert Zongo nous fait savoir que les Voltaïques n'avaient donc besoin que de *saaga* et de *sagbo* pour assurer leur bonheur. C'est ce qui a justifié la non francisation de ces deux mots *moore*.

## Conclusion

Notre objectif était de faire une analyse sémantique de l'emploi de mots *moore* dans *Rougbéinga* de Norbert Zongo. Cette analyse a porté sur dix-sept mots *moore* que nous avons relevés dans le roman. Ces mots sont tous des noms et désignent des êtres vivants de diverses espèces, des objets fabriqués par le Blanc, des pratiques culturelles burkinabè, des produits alimentaires locaux et des éléments de la nature. Mais les mots *moore* que nous avons rencontrés dans le roman ne sont pas des emprunts dans le sens premier du terme, parce que l'auteur ne les a pas empruntés pour combler des vides lexicaux. C'est ce qui a d'ailleurs justifié leur francisation phonétique et morphologique, afin de les rendre aptes à fonctionner avec le reste du texte. Leur seule présence dans le roman répond à une affirmation culturelle. En effet, à travers les mots tels que *ram*, *bongo*, *camb'naba*, *béinga* et *zïrgous*, Norbert Zongo a valorisé la culture *moaaga* et *bwaba*. Mais les mots *nassara*, *sagbo* et *doulgon* lui

ont permis de dévaloriser le colon, personnage indésirable dans le roman.

Soulignons que le parcours et la fin tragique du héros du roman sont semblables à ceux de l'auteur lui-même. En effet, Norbert Zongo était épris de liberté, de justice et d'une gouvernance démocratique. Son engagement dans la défense de ces valeurs lui a coûté la vie, car il a été assassiné le 13 décembre 1998.

## Références bibliographiques

Assemblée Nationale (1991), *Constitution du Burkina Faso*.

Deroy Louis (1956), *L'emprunt linguistique*, Paris, Les Belles Lettres.

Dubois Jean et al. (2001), *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.

Dubois Jean et Lagane René (2009), *Grammaire*, Paris, Éditions Larousse.

Goulet Monique (2010), « Les gallicismes du latin médiéval. Dans A. Thibault (éd.) » in *Gallicismes et théorie de l'emprunt linguistique*, Paris, L'Harmattan, pp.17-44.

Loubier Christiane (2001), *De l'usage de l'emprunt linguistique*, Montréal, Office québécois de la langue française.

Neveu Franck (2011), *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin.

Spener Olivier (2015), *La place du calque dans une typologie du transfert linguistique dans le cadre du Traitement lexicographique des latinismes de TLF-Étym*, Mémoire de Master 2, Université de Lorraine.

Urs Niggli (2017), *Dictionnaire Mooré – Français – English*.

Zongo Norbert (2012), *Roughbénga*, Ouagadougou, L'Harmattan Burkina.